



Enfants en justice

XIX–XX^e siècles

Pour citer cet article :

Zazzo (René), « Cages pour enfants : témoignage d'un surveillant de l'école Théophile-Roussel », *Vu*, n°343, 1934.

VU

CAGES POUR ENFANTS



**TÉMOIGNAGE D'UN SURVEILLANT
DE L'ÉCOLE THÉOPHILE-ROUSSEL**

7^e ANNÉE. — N° 341
26 SEPTEMBRE 1934
PARAIT LE MERCREDI

PRIX : 2 FRANCS
Directeur : Lucien VOGEL
PHOTO R. ZAZZO

CAGES POUR ENFANTS

TÉMOIGNAGE D'UN SURVEILLANT DE L'ÉCOLE THÉOPHILE - ROUSSEL

Avec la nuit, le silence est venu. Les voix ont fini de chuchoter et les lits de geindre. Après m'être assuré que les cages étaient bien fermées, je suis rentré dans ma chambre de pion. Quatre mois vécus ici ont suffi à m'endurcir. D'observateur ému, je suis devenu acteur ou plutôt — car ce mot d'acteur suppose trop d'intelligence — je suis devenu rouage administratif. A la veille de quitter l'École Théophile-Roussel, je voudrais retrouver ma première vision — mes émotions naïves du premier jour.

L'administration pénitentiaire est, en France, d'une modestie exemplaire. J'avais pu, aux États-Unis, visiter en toute liberté les magnifiques établissements où des maîtres spécialisés rééduquent jeunes anormaux et délinquants. Ici, les murs sont hauts et les portes sont closes. Le journaliste le plus habile y cassera son stylo et sa caméra. Pour pénétrer dans ces lieux où l'on redresse les âmes, il faut être géolier ou prisonnier. C'est comme géolier que j'y entrai.

La réputation de l'école départementale Théophile-Roussel m'avait d'abord déçu : elle était trop bonne. C'est dans les mystères de Belle-Ile ou de Mettray qu'il eût été intéressant de pénétrer. Depuis 1925, Théophile Roussel n'était plus un bagne, n'avait-on dit, mais « un collège charmant » où des enfants abandonnés retrouvent la joie de vivre. J'avais retenu d'une enquête faite, il y a quelques années, les lignes suivantes :

« L'école Théophile-Roussel réalise ce qui se peut concevoir de plus rationnellement ordonné en fait de maison correctionnelle... M. Journet a réussi à faire de cette école, naguère boîte à pen-sums et à pain sec, caserne à piquet et à cellules, une ruche gaie où des vrais rires retentissent... Corriger s'entend, à Montesson, au sens pédagogique du terme. »

C'est à la fin de mai que je fis ma première visite au directeur de l'école, l'anachorète de Montesson, comme il aime lui-même à se nommer. Il me tendit une main cordiale, me parla de ses élèves avec un amour fraternel, discuta en honnête homme des nouvelles méthodes d'éducation. Puis il me fit les honneurs de son école.

Des enfants travaillaient dans d'immenses pelouses émaillées de fleurs. Leurs uniformes de couteil faisaient des taches grises sur le gazon verdoyant. A notre passage, les enfants accroupis se levaient, comme mus par un défilé, se mettaient au garde-à-vous, et saluaient militairement.

Le lendemain je pris mon service. J'arrivai à l'heure de la récréation. Les petits détenus étaient dans un alignement impeccable.

Sur un signe du maître, quarante mains se soulevèrent d'un même mouvement à la hauteur du front. Premier contact avec mes élèves.

Un jeune homme de dix-neuf ans, aux gestes rudes, commandait à ces enfants de douze ans.

« Inutile de vous fatiguer à crier, me conseilla-t-il, un geste suffit pour leur faire accomplir les mouvements. » Je frappai dans mes mains, les enfants pivotèrent d'un quart de tour puis s'immobilisèrent.

Second geste : ils avancèrent vers leurs casiers. C'était une merveille d'automatisme : ils prirent leurs chaussures, revinrent se mettre à l'alignement, quarante paires de godasses frappèrent d'un même bruit sur les dalles.

« Qui vient de parler ? Allons, tout de suite, qu'il se désigne. » Un léger chuchotement, en effet, avait rompu le silence.

PAR RENÉ ZAZZO

L'opinion publique s'est indignée des récents incidents de Belle-Ile et a réclamé une enquête sérieuse et impartiale sur toutes les « maisons de correction », enquête au dossier de laquelle nous venons le grave témoignage que nous publions aujourd'hui. C'est le fruit d'une expérience vécue durant quatre mois par un jeune homme qui n'en put supporter davantage et donna sa démission. L'auteur, M. René Zazzo, est un étudiant qui prépare actuellement l'agrégation. Spécialisé dans les questions de psychobiologie et d'orientation professionnelle, sous la direction du docteur Vallon, il passa quatre mois aux États-Unis où, comme boursier, il mena une enquête sur ces problèmes qui font l'objet de son étude. A son retour, il obtint d'être nommé à Montesson, où il arriva, en toute innocence, pour étudier le centre de rééducation qui passe en France pour un modèle. Les conclusions qu'il a tirées de son séjour contredisent celles que notre collaborateur, Emmanuel Bourcier, le grand journaliste, a déduites de l'enquête qu'il a entreprise auprès des « enfants de justice ». Dans l'intransigeant de dimanche dernier, il a en effet déclaré que l'école Théophile-Roussel était la seule où les enfants sortent régénérés. Aussi lui avons-nous demandé d'exposer son point de vue dans notre prochain numéro. Il était important que nos lecteurs pussent juger sur pièces. Nous publions, en même temps que l'improbable récit de René Zazzo, les photographies qu'il a prises à Montesson.

« Si je ne sais rien, les six du fond seront passés à tabac. »

Des mains se sont tendues vers un petit rouquin de dix ans. « C'est lui. »

« Bon, viens ici, plus vite que ça, mains au dos. »

D'un coup de poing sous le menton, mon collègue releva la tête de l'enfant qui s'était avancé.

« Je vais te parler le langage des hommes ! »

Des yeux suppliants, une main qui s'abat lourdement sur la joue tendue. L'enfant roula à terre puis se releva aussitôt pour rejoindre son rang.

Durant cette première journée, mon collègue accomplit devant moi le service que je devais remplir pendant des mois.

Après le repas de midi, nous montâmes au dortoir. Ce n'était pas la vision classique d'un alignement de lits qui m'attendait là-haut, mais celle d'un alignement de cages.

Mon instructeur devina mon étonnement.

« Oui, c'est là-dedans qu'ils couchent, ça simplifie beaucoup la surveillance. »

Quatre immenses cages divisées chacune en dix

Sur un geste du maître, les petits détenus s'alignèrent impeccablement devant leurs « chambres ».

— Mains aux portes ! Entrez.

Toujours avec le même automatisme, les portes grillagées se sont ouvertes.

— Fermez.

L'ordre est exécuté dans un roulement de tonnerre.

— La fermeture des cages est commandée par une manette, m'expliqua-t-on.

Je pensai aux manivelles inventées par C. Fourrier pour bercer, dans une pouponnière phalantérienne, tous les enfants de la communauté.

La manette des trois premières cages fonctionna bien ; la quatrième ne tourna pas. J'en fis part à mon collègue.

« ... Cela prouve qu'un élève n'a pas bien tiré sa porte ; on va voir ça... »

D'un bref coup d'œil, le numéro de la chambre est repéré.

— « Citrouille », ici !

L'enfant entr'ouvrit peureusement sa porte.

Le maître faisait les gros yeux, il avançait.

Avant qu'il ait eu le temps de présenter une excuse, la gifle magistrale lui fit perdre son équilibre. L'enfant s'enfuit en sanglotant bruyamment.

— Et ! Citrouille, je n'aime pas la musique.

Par les cheveux, il rattrapa l'enfant et, comme celui-ci se baissait pour éviter un coup, il lui marcha sur les orteils nus. Citrouille leva vers nous son visage baigné de larmes.

— Tais-toi.

L'enfant, palpitant de sanglots, se tut et renifla.

— Je ne veux pas que tu pleures !

Les larmes, cependant, continuaient à couler sur les joues rouges.

— Regarde, idiot, tu mouilles le parquet.

De nouveau, une gifle retentit dans le dortoir. Citrouille est devenu plus rouge encore, il a fermé les yeux, il a crispé les paupières pour arrêter les larmes.

— Ah ! comme tu es beau : fais-nous un sourire maintenant.

L'enfant baissa la tête vers les taches ternes du parquet.

— Souris, mais souris donc, pour faire voir au monsieur comment on rigole à l'école Théo.

Il leva la tête, méfiant ; puis, d'un rictus plein de rancune et de peur, il découvrit ses petites dents blanches.

Pendant cette scène, les autres avaient collé leur visage aux grilles de leurs cages. Quand ils comprirent au claquement d'une porte que c'était

ce qu'on voit dans

un institut « modèle »

fini, ils s'affairèrent à retaper leur lit. Le maître passa ; muni d'une clef carrée, il ouvrait la chambre de ceux qui avaient été chargés d'un service ménager : les uns balayaient, d'autres appliquaient la cire dure au parquet, d'autres enfin le frottaient en cadence. Citrouille s'en fut, aux cabinets, laver les vases de nuit.

Nous tenons à reproduire ici la photographie de notre couverture pour bien montrer que c'est un poignant instantané pris par René Zazzo à l'école Théophile Roussel et non quel-
que reproduction d'un film sonaréalité



compartiments. Dans chaque compartiment, une table de nuit, un lit au matelas de varech.



La superficie de l'école est, paraît-il, de trois cents hectares. Les enfants connaissent seulement la perspective fuyante des huit pavillons et la prison où l'on vient expier de temps en temps les délits quotidiens. Exception faite des élèves horticulteurs, aucun d'eux n'a pénétré dans le jardin anglais, orgueil de M. le Surveillant général.

Leur seule promenade est pour la sapinière où j'allai le soir de mon arrivée.

Le jeune homme qui m'instruisait au métier de pion fit appeler trois des plus âgés.

— Vous surveillerez vos camarades et vous m'amèneriez ceux qui dépasseraient les limites.

Nous nous assimes sur le sol. Les enfants jouaient dans une apparente liberté. Mais le mur (qui, depuis, s'est hérissé de fils de fer barbelés) rappelait à chaque instant que la liberté était consommable, ici, à petites doses seulement. De l'autre côté, on devinait la vie libre. De jeunes baigneurs montaient sur le mur et, selon l'humeur du moment, cela se terminait avec nos élèves par un échange de pierres ou de salutations cordiales. Un détenu vint nous apporter un baguette flexible qu'il avait décortiquée avec soin. Un autre, spécialisé dans le contre-espionnage, vint nous prévenir que les trois gardiens désignés remplissaient mal leur service.

— Qu'on les amène.

Mon collègue, assis, ne prit pas la peine de se lever ; il les fit s'agenouiller et tendre les mains. La baguette cingla plusieurs fois, puis se rompit. Mais des élèves qui assistaient à la correction en avaient d'autres, toutes prêtes.

Ils les tendirent à leur bourreau.

Pour alléger leur travail de surveillance, les maîtres développent la délation, sous prétexte d'autodiscipline. Je pourrais citer tel pavillon où l'instituteur rend toute la classe responsable de l'inattention d'un seul. L'élève 232 avait accusé son maître de trois meurtrissures dorsales, marques de la punition qu'il avait reçue pour les fautes de sa dictée : après la visite médicale, il fut « passé à tabac » par ses camarades.

Cependant l'esprit de solidarité reprend souvent le dessus. Un jour, excédé par des plaintes et des batailles continuelles, j'avais enfermé dans une chambre un « grand » qui faisait du pauvre Clam son souffre-douleur. Quelques minutes après, trompant mon attention, Clam allait délivrer son ennemi.

L'année dernière, deux élèves, enrôlés comme gendarmes, rattrapaient trois évadés. Pour cet exploit, le surveillant général les gratifia de cinq francs chacun. Munis de ce viatique, ils s'évadaient tous ensemble quelques jours plus tard.

Mes collègues m'initient bien vite aux secrets du métier. « Partez de cette idée que ces gosses-là sont des crapules. Inutile de raisonner avec eux. Avec les grands, c'est trop tard ; avec les petits, c'est trop tôt. S'il y en a un qui bronche, rentrez-le dedans, c'est le seul moyen d'avoir la paix. Le « patron » vous a sans doute recommandé de ne pas frapper les enfants. Mais avant la campagne de presse qui, cet hiver, a suivi la mort d'un enfant, le directeur mettait lui-même la main à la pâte. Tapez, tapez, l'essentiel est de ne pas marquer les enfants. Quand vous giflez un enfant, faites-lui mettre les mains au dos, de gré ou de force. S'il pare les coups, il y a danger de meurtrissure. Avec les grands qui sont de votre taille et presque de votre âge, la chose est plus difficile. Allez-y à coups de poing, ils ont la peau plus dure. Et puis, surtout, ne perdez jamais votre sang-froid. Après une correction, l'enfant, profitant du moindre saignement de nez, pourra faire des menaces et prendre le chemin de la direction pour aller se plaindre. Neuf fois sur dix, il ne mettrait pas ses menaces à exécution. Mais il faut prévoir le dixième cas qui saperait d'un coup votre autorité. Rattrapez le gosse et donnez-lui des raisons supplémentaires de se plaindre jusqu'à ce qu'il reste sur le sol. S'il est marqué, enfermez-le dans sa cage aux heures de visite médicale. Dans une classe de quarante élèves, une absence passe inaperçue. »

« ... Corriger s'entend, à Montesson, au sens pédagogique du terme », disait ce journaliste aveugle ou complaisant.

M. Journet, nommé directeur de l'école grâce à l'appui d'un ministre, profita d'une campagne électorale pour exposer son programme : « Plus de brutalités ! »

La population de Montesson, après l'avoir élu conseiller municipal, l'a obligé de démissionner.

A écouter l'opinion publique, chaque maladie d'enfant serait sa faute, chaque mort un assassinat. La réalité est moins tragique. Sans doute, M. Journet n'a-t-il pas supprimé le régime cellulaire comme il l'avait promis. Sans doute a-t-il donné la bastonnade à quelques fuyeurs. Sans doute a-t-il envoyé au bain de Belle-Ile quelques mauvaises têtes comme ce Pertuis qui vola une bicyclette.

Quant à Citrouille, il s'en fut laver les vases de nuit.

Pour comble de supplice, les enfants prisonniers et punis de « piquet » volent d'autres petits d'homme comme eux pour de leur pleine liberté.



L'élève 237, victime du « Jugement de Dieu ».



Avec l'insouciance de leur âge, les enfants sont tout heureux de se trouver au réfectoire, bien que la nourriture qu'on leur sert n'ait rien de succulent.

Il y eut sous son règne une amélioration certaine. On peut seulement noter les abus de quelques maîtres. Abus auxquels il n'a pas permis de devenir scandaleux.

En 1930, M. C. déshabillait les enfants dans les w.-c. avant de les fouetter. M. G. frappait les enfants avec les barres de fer des cartes géographiques. L'ancien surveillant général qui prit sa retraite en 1928 avait adopté, comme attribut de sa puissance, un martinet aux lanières plombées.

L'élève Petez, encore à l'école aujourd'hui, eut le bras cassé, il y a trois ans, par M. H. ; M. M., qui vient de prendre sa retraite après toute une vie consacrée à l'enseignement, corrigeait ses élèves avec un bâton. Un élève qu'il poursuivait entra dans une porte, tête baissée. C'était le petit Clément, âgé de douze ans. On le transporta, sanglant, à l'hôpital de Saint-Germain. Le traumatisme provoqua des crises nerveuses. On ne put le reprendre à l'école.

Qu'il me suffise de citer un autre fait, insignifiant, qui caractérise beaucoup mieux la vie quotidienne de l'école.

Un différend éclata, pendant mon absence, entre deux élèves. Mon suppléant crut bon d'intervenir. Chacun des adversaires expliqua l'histoire à sa manière.

— Réglez ça à coups de poing, leur ordonna le maître, on verra lequel a raison.

Comme l'un d'eux refusait de se battre, le maître, d'un coup de poing, lui fit sur l'œil une admirable cocarde. Après cela on ne dira pas que l'injustice règne à Théophile-Roussel. On y pratique le jugement de Dieu.

VISAGES D'ENFANTS

J'ai d'abord cherché leurs vrais visages dans leurs lettres. J'ai trouvé là encore la marque indélébile du milieu : phrases stéréotypées, sourires qui tournent au rictus, automatisme des mots et des pensées. D'abord, à qui se confier ? Ceux qui n'ont pas eu la patience de les supporter, liraient-ils de telles confidences ? Et puis, les plaintes, même exprimées, n'auraient pas un écho lointain.

A la Direction, toutes les lettres sont lues avant d'être expédiées ; la censure pèse aussi sur la correspondance reçue.

De telle sorte que les communications avec le monde extérieur sont rigoureusement contrôlées et sélectionnées. Il y a bien la visite mensuelle, mais la moitié des enfants n'ont pas de visiteurs et les autres sont tellement joyeux de revêtir l'uniforme de sortie qu'ils oublient pour un temps toutes leurs peines.

Quelle détresse, par contre, quand celui n'ont attendait n'est pas venu !

J'ai sous les yeux cette lettre d'un dimanche soir, une des plus spontanées que j'ai lues à l'école. L'écriture est nerveuse et désarticulée.

« Cher petit père chérie,

« Je fait réponse à ta lettre qui m'a fait grand plaisir. Ecoute, ne te tourmente pas aujourd'hui j'ai très mal à la tête. J'espère que sa va se passé. Maintenant, je m'ennuie beaucoup écoute cher petit père fait moi sortir cher petit père et tu me

dis que tu va touché ta pension au mois d'octobre et que tu ne vas pas me retirer. Je te le jure. Je serai bien sage. Enfin je te souaite une bonne fête. Enfin je t'en suppli fait moi sortir sitôt reçu ma lettre répond moi. Je m'ennuie beaucoup. On est dans des cages à lion. Je dit bien ma prière. Je prit pour que tu me fasse sortir et que tu touche ta pension et que tu me reprène. Je pense que tu viendra mercredi me cherché, si tu vient me chercher, répond moi pas. Je suis malade, demain sa passera ne t'inquiète pas cher papa enfin je termine ma lettre en t'embrassant bien fort. Je conte sur toi cher papa. »

Sur sa chemise de toile s'étale, en chiffres gras, le matricule 234. Le moindre sourire creuse des fossettes dans ses joues pompines.

— Qu'as-tu fait pour venir ici.

— Des c..., monsieur...

Le mot a été prononcé sans forfanterie ni cynisme. Avez naïf dans le rude langage de l'école Théophile-Roussel.

— Oui, monsieur, j'ai fait l'école buissonnière au mois de juin, l'année dernière : j'ai arraché les poils du chat.

— Et puis encore ?

— J'ai volé un peu, comme tout le monde.

Tout le monde, pour lui, ce sont les trois cents élèves de Montesson.



Quel aspect riant à l'école sur cette carte officielle !

Mais, par contre, cette autre carte, elle, fait frémir. >

Il y a toujours de nombreux enfants condamnés au piquet.



Quelquefois les élèves semblent jouir d'une apparente liberté.



« Mains aux portes », commanda le surveillant.

Nous sommes bien amis, Georges et moi. Quand il est fatigué de ses jeux, il me tient gentiment compagnie dans mes marches interminables en travers de la cour. Les jambes maigres plantées dans d'énormes galoches essaient de suivre le rythme de mon pas. Les bras, rendus plus longs par la forme arrondie du dos, pendent ballants.

Quand je suis entré au Pavillon Victor-Hugo, Georges m'avait été présenté par ses camarades : « C'est l'bossu, M'sieur, l'idiot du village... Il a répondu au maître que Napoléon s'appelait Henri IV. » Georges m'était apparu pleurant, ériant, bavant, les yeux hagards comme une bête traquée.

Il m'a paru pourtant que l'enfant était bien conformé de corps et d'âme.

Aujourd'hui, d'une voix nasillarde, il chante :

*Madeline sur un pommier
qui cueillait des pommes,
qui cueillait des pommes par ci,
qui cueillait des pommes par là,
qui cueillait des pommes...
Un bossu vint à passer
Regarder Madeline...*

— Qu'est-ce qu'il fait ton papa, Georges.

— Regarder Madeline par ci... Il fait plus rien.

— Pourquoi donc ?

— Il a été écrasé à la gare du Nord, en travaillant ; il est mort...

— A propos, sait-tu ce que les journaux racontent ce matin ?

— Non, M'sieur.

— Ils sont bêtes les journaux. Voilà ce qu'ils écrivent : un train a déraillé, mais ce n'est pas grave du tout, il y a seulement 100 morts et 300 blessés. Qu'est-ce qu'il y a de bête là-dedans ?

— ... Qu'un train il a déraillé.

— C'est tout ? Mais voyons, 100 morts, tu trouves que c'est pas beaucoup ?

Il me regarde pour trouver dans mes yeux la réponse qui me fera plaisir.

— Si, monsieur, je crois que c'est beaucoup.

DIVERTISSEMENTS

LE 12^{ème} CHAMPIONNAT DE FRANCE DES ÉCHECS

La Fédération Française des Échecs et la Ligue de Paris ont organisé, sous le patronage du *Petit Parisien* et du *Miroir du Monde*, le 12^{ème} Championnat de France. Ce championnat, comme les précédents, comprenait deux catégories : Un Tournoi principal et un Tournoi subsidiaire. Le Tournoi subsidiaire, pépinière d'excellents joueurs, s'est disputé en trois poules éliminatoires et une poule finale. M. Pilon, suivi, avec le même nombre de points par M. Penel, a remporté la victoire qui lui donnera le droit de disputer le Tournoi principal l'année prochaine. Le Tournoi principal a été joué avec la participation des dix remarquables joueurs suivants : MM. Gibaud, champion de France 1930 ; Raizmann, champion de France 1932 ; Anglès, Golberine, Gotti, Jung, Kahn, Fred Lazard, Gustave Lazard et Voisin. Les rondes ont été jouées chaque soir du vendredi 7 au samedi 15 septembre dans le hall du *Petit Parisien*, donnant lieu à des parties passionnantes. Il a fallu toutefois une séance supplémentaire dimanche matin, par suite de l'ajournement de la partie Raizmann-Fred Lazard, pour proclamer M. Kahn champion de France 1934. M. Kahn a donc été le vainqueur, et s'il est vrai qu'il a le grand mérite de n'avoir pas perdu une seule partie, son pointage était égal à celui de son concurrent classé deuxième. Il a fallu recourir au système



Est-ce le coup décisif qui permettra à M. Kahn d'être le vainqueur du championnat de France 1934 ?



Tout l'état-major de la Fédération française des échecs s'intéresse particulièrement à la partie de M. Raizmann (champion de France 1932, classé 2^{ème} en 1934), contre M. Jung.

PHOTOS GASTON PARI

Berger pour le proclamer vainqueur. Que ce système Berger soit juste est une chose encore controversée. Mais combien d'autres discussions plus passionnantes suscite cet étonnant jeu d'échecs, au sujet duquel il court de si fausses légendes ? Ne dit-on pas que ce jeu est réservé à des gens âgés dont la patience est sans limite ? Or, nous avons pu constater exactement le contraire à la nervosité continuelle de ces jeunes joueurs, parfois si jeunes qu'ils semblaient des collégiens. On dit aussi que les parties durent des mois, voire même des années, et que ce jeu est véritablement casse-tête. Rien de plus faux. Le temps est contrôlé, rigoureusement contrôlé : une montre à deux cadrans est là rappeler impitoyablement à chacun des deux partenaires qu'il ne faut pas dépasser les deux heures pour les premiers quarante coups (en moyenne trois minutes de réflexion par coup) et généralement toute partie se termine en quarante à quarante-

cinq coups. Nous avons vu — aussitôt terminé chaque match de ce tournoi — tous les maîtres du noble jeu se serrer autour de l'échiquier, refaire entièrement toute la partie en la disquant coup par coup avec une rapidité extrême.

Répondant à notre ahurissement devant la maîtrise de cette dissection minutieuse, une voix nous dit : « C'est du Proust, n'est-ce pas ? » Et M. Le Lionnais, secrétaire à la propagande de la Fédération Française des Échecs, continue ainsi : « Pascal distingue l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. Les deux sont nécessaires aux échecs : si vous avez un tempérament logique vous gagnerez d'une manière rigoureuse, si vous avez un tempérament poétique vous gagnerez avec fantaisie. Car chaque partie exprime avec une perfection inconnue du profane la personnalité de celui qui la joue et les parties des grands maîtres sont aussi faciles à distinguer entre elles qu'un Rembrandt d'un Cézanne, ou une symphonie de Beethoven d'une symphonie de Mozart. »

MARIO CACCIANI.

Qu'aviez-vous joué dans ces positions ?

Un coup de la partie du champion de France.



Noirs, Anglès. - Blancs, V. Kahn. A la Blancs à jouer.

Un coup de la partie qui obtint le prix de beauté.



Noirs, Gibaud. - Blancs, Raizmann. A la Noirs à jouer.

CAGES POUR ENFANTS

(Suite de la page 1202)

On ne distingue pas les normaux des anormaux, les arriérés pathologiques des arriérés scolaires ; uniquement préoccupé du niveau scolaire, on groupera ensemble pubères et impubères au risque de favoriser initiations précoces et perversions sexuelles ; dans une telle promiscuité, toute œuvre de redressement est vouée à l'échec.

Dans chaque pavillon, il y a tout au plus une demi-douzaine d'instables, autant de déficients intellectuels ; le reste des effectifs est constitué par la triste armée des enfants abandonnés.

Sur trente élèves que j'ai personnellement observés, sept sont orphelins de mère, dix orphelins de père (quatre morts à la guerre ou suites de guerre ; deux par accidents du travail), quatre ont des parents divorcés, un est Assisté de la Seine, huit autres seulement ont de véritables foyers, désagréés presque toujours, d'ailleurs, par le chômage.

Le préjugé défavorable qu'on nourrit à l'égard de tous se justifie bien vite : les méthodes de brutalité opèrent un nivellement par le bas.

Exception faite des pupilles de l'Assistance Publique, la plupart des enfants subissent un examen psycho-physiologique avant d'entrer à l'école. Cet examen subi à l'annexe Lobeau de l'Hôtel de ville, ne sert absolument à rien sinon à éliminer les imbéciles qui n'avaient pas besoin de tests pour se révéler. C'est tout simplement un hommage rendu par notre incurie pédagogique à la mémoire de Binet. Une formalité, un rite ; le résultat n'influe en rien sur leur placement dans l'école. Comment pourrait-il influencer puisqu'on ne tient compte ici que du niveau scolaire, puisqu'aucun maître ne serait capable de comprendre un « profil » psychologique ?

Le surveillant général est là qui veille au maintien des traditions. Il a vingt-cinq ans d'expérience comme instituteur à l'école Théo... Il sait à quoi s'en tenir sur la pédagogie moderne. « Garder ses

distances avec l'élève, occuper son esprit du matin au soir par un travail assidu : c'est la meilleure manière de le garder du mal ; capter sa pensée et dompter son corps par une discipline constante. »

Avec une admirable conscience professionnelle, M. le Surveillant général reprend chacun des élèves que lui envoie la rue Lobeau. Il l'interroge sur l'histoire, sur la géographie, sur l'arithmétique. C'est d'après cela qu'il le classe.

Il y a bien le directeur aux idées neuves et le docteur Paul-Boncour.

Seulement, le directeur, évadé de la politique, n'a pas cette compétence qui impose silence aux rieurs. Quant au regard du docteur Paul-Boncour, il est tellement lointain... Une de ses collaboratrices fait une visite de quelques heures par semaine aux trois cents élèves de l'école.

Les enfants sont livrés aux instituteurs et aux pions. La « rééducation » commence... La population de Montesson reproche à ces maîtres de n'avoir pas toujours la vie exemplaire qui sied à des éducateurs. Peu importe. Si les coups pleuvent dru comme grêle, Cupidon, Bacchus et le Turf n'en sont pas les principaux responsables. Si les maîtres emploient la manière forte, c'est qu'ils n'en connaissent pas d'autre ; plus encore, c'est qu'il leur est absolument impossible d'agir autrement dans une classe aux éléments tellement hétérogènes.

La première mesure à prendre est d'opérer une sélection sérieuse parmi les élèves ; je ne suis pas sûr qu'il convienne d'isoler les instables d'un milieu normal ; la promiscuité d'éléments divers n'est pas toujours malfaisante ; l'idéal serait sans doute d'appliquer, dans l'ambiance égalitaire d'une rééducation collective, une thérapeutique spéciale aux instables et aux arriérés.

Mais cela n'est possible qu'avec des effectifs réduits (un maximum de quinze élèves par classe) et un maître compétent.

L'idéal serait d'abandonner dans l'enseignement toute rigidité scolaire, toute discipline imbécile et superficielle, de donner aux enfants le sens de la responsabilité, le respect d'eux-mêmes.

Un tel mode de rééducation a l'avantage de

donner quelques solutions nouvelles au délicat problème de la punition. Ici on frappe et on emprisonne. Sous aucun prétexte, le châtiment ne doit humilier l'enfant. La punition corporelle peut garantir au maître la tranquillité ; elle n'améliore en rien l'enfant.

J'ai parlé de Théophile-Roussel et uniquement de Théophile-Roussel. Ce que j'ai dit vaut également pour toutes les autres maisons correctionnelles. J'irai même plus loin : de même qu'il est impossible au maître de réformer son pavillon sans une réforme totale de l'école, de même il est impossible de rénover vraiment Théophile-Roussel sans renverser notre régime pénitentiaire. Ce sont les mêmes préjugés qui font subsister Mettray, Belle-Ile, Théophile-Roussel.

Pas de crédits ? Mais n'entretient-on pas, à grands frais, dix-sept prisons d'enfants. La rééducation est une question qui doit être traitée à l'échelle nationale.

Car ce ne sont pas seulement les trois cents gosses de Montesson qu'il convient de rééduquer. Dans cette vague de misère croissante, des milliers d'enfants vont à la dérive. Rien n'est fait pour arrêter leur déchéance.

En Amérique, en Russie, en Autriche, en Suisse, l'Etat a créé des hospices et des écoles pour l'enfance malheureuse.

En France, toute initiative est laissée à la charité privée. L'Etat ne s'occupe des enfants que pour leur construire des prisons.

Il appartient à l'opinion publique de réclamer des mesures de sauvetage pour tous ceux qu'une société désaxée abandonne.

L'esprit de justice, la douceur, la compréhension sont impuissants quand l'action est individuelle. J'en ai fait moi-même la douloureuse expérience.

Il faut remonter à la source du mal et agir en commun.

RENÉ ZAZZO.

LIRE DANS "LU" DU 26 SEPTEMBRE
CONTES D'ENFANTS ÉCRITS PAR LES ENFANTS









